

Correspondance 9e série.

1880

Flaubert, Gustave

1880 T 9

à **GUY DE MAUPASSANT.**

Croisset, jeudi de la Mi-Carême 4 mars 1880.

MON CHÉRI, Charpentier me paraît en état de démence. Il est maladroit de n'avoir pas déjà publié ton volume ! Dès le jour de la présentation, l'imprimeur aurait dû s'y mettre.

Je ne sais comment exprimer la rage hebdomadaire que m'inspire ma pauvre Féerie ! Je redoute le dimanche. J'ai eu beau m'en plaindre à plusieurs reprises, zut !

J'ai reçu tous les envois de bouquins et je suis en plein dans mon chapitre, qui sera le plus long de tous et le plus complexe. Quand l'aurai-je fini ? Problème !

La nomination de Du Camp à l'Académie m'a fait rêver ! Que les hommes sont drôles !

Ah ! n... de D... ! J'oubliais *notre marbre* . Il serait temps de l'obtenir. La mort de Mulot nous a causé encore de nouveaux embarras et un conseiller municipal a failli nous rejeter à plusieurs mois pour l'exécution du monument.

Tâche de m'avoir le cadeau tout de suite.

à **GEORGES CHARPENTIER.**

Croisset Mi-Carême jeudi, 4 mars 1880.

Un mot, cher ami, pour me tirer d'incertitude.

Hier je vous ai envoyé un reçu pour un tirage de *Salammbô* . Il y a erreur. Ce doit être pour l' *éducation sentimentale* . Je m'embrouille, à moins que ce ne soit vous ?

Car l' *éducation* est mon dernier livre tiré chez vous.

Vôtre.

Que de fois je répète ce mot *tirer* ! Ne pas croire que ce soit l'effet d'une préoccupation vénérienne !

à SA NIÈCE **CAROLINE.**

Lundi, 2 heures, 8 mars 1880.

MA CHÈRE FILLE, Comme je suis content, ou plutôt heureux, de la lettre que j'ai reçue ce matin ! Je voudrais être à Paris, pour m'en réjouir avec vous. C'est donc fini ! Quel soulagement !

Sois sûre, pauvre loulou, que ta santé va se ressentir en bien de ce changement de fortune.

Dans les premiers temps ce ne sera peut-être pas encore *magnifique* . Mais enfin il y aura un flux métallique qui nous fera sortir de la gêne. Et l'avenir est bon ! Hosannah ! Nous avons eu tant de renforcements successifs que j'ai peine à y croire.

Parlons, parlons de... l' *Art* .

Bien que ton mari te traite de banquiste, j'approuve ton idée de convier les amateurs à venir dans ton atelier. ça les flattera, et peut-être paieront-ils cette attention par de petits coups d'épaule.

N'oublie pas d'inviter A Darcel (vu le *Journal de Rouen*). écris aussi un petit mot à E de Goncourt, 53, boulevard Montmorency ; il est très répandu dans ce monde-là. Veux-tu que je prie P Burty, de ta part ? Si tu tiens à des articles, il faut t'y prendre d'avance. Je suis enchanté de ce que t'a dit BOnnat. Oui ! tu «arriveras» si tu fais ce qu'il faut pour cela, c'est-à-dire : cracher *a priori* sur le succès et ne travailler que pour toi. Le mépris de la gloriole et du gain est la première marche pour atteindre au Beau, la morale n'étant qu'une partie de l'Esthétique, mais sa condition foncière. *Dixi* ! Cet été, il faut que Madame *pioche les accessoires* , apprenne à faire le linge, le velours, etc. On doit savoir *tout*

exécuter, être rompue à tous les exercices. La vraie Force est l'exagération de la souplesse. L'artiste doit contenir un saltimbanque. Comme je prêche ! C'est peut-être la faute de *Bouvard et Pécuchet* , car je suis perdu dans la Pédagogie.

ça ne va pas vite. ça va même très lentement.

Mais je *sens* mon chapitre. J'ai peur qu'il ne soit bien rébarbatif. Comment amuser avec des questions de méthode ? Quant à la portée philosophique desdites pages, je n'en doute pas.

Mercredi prochain, probablement, j'irai à Rouen pour voir Sauvageot et commander officiellement le buste, car toutes les difficultés sont levées depuis hier.

De samedi en huit, j'aurai, je crois, Pouchet et Pennetier à déjeuner, avec l'ineffable Houzeau qui, hier, m'a donné de tes nouvelles. Il doit te revoir mercredi.

Les primevères commencent à pousser. Avant-hier j'ai fait une promenade *hygiénique* . Suzanne me cueille de petits bouquets de violettes qui embaument mon cabinet.

Adieu, pauvre chérie. Deux forts bécots de Nounou.

J'ai reçu une charmante lettre de ma vieille amie Laure, pour me remercier de ce que j'ai fait à l'endroit de Guy.

à LA MÊME.

Dimanche, 4 heures 14 mars 1880.

MON PAUVRE CHAT, Ta dernière lettre *m'a été au coeur* , car, malgré toi, elle débordait de joie et d'espérance. Voilà donc du bleu dans notre horizon ! Ma chère Caro, mon loulou, quand bien même l'établissement ne donnerait pas des résultats magnifiques, il nous tire de la gêne... et de l'inquiétude, qui est pire encore. J'aurais maintenant bien du plaisir à t'embrasser ! Ce ne sera pas avant un grand mois, sans doute... Nous en recauserons tout à l'heure.

Voyons ! j'ai bien des choses à te dire : 1 Ton jardinier a écrit à Ernest, pour des arbres de Pissy. Que faut-il faire ?

2 Dans huit ou dix jours, le vin ordinaire manquera.

Faut-il en reprendre chez Vinet ? Ton mari avait dit qu'il y penserait ; mais il a eu probablement d'autres chiens à fouetter.

3 Je suppose qu'Ernest t'enverra un télégramme dès qu'il sera à Odessa ; par conséquent, j'attends de ses nouvelles vendredi. N'oublie pas.

De la peinture !

4 Pour que je prie Burty de passer à ton atelier, il faudrait que je *susse* l'adresse dudit atelier, et les heures où l'artiste reçoit.

5 Comment s'est passé le dîner chez Heredia ?

Détails, **S V P.**

6 Tu m'as «mis la puce à l'oreille» en m'écrivant que Du Camp s'était montré grossier. Je désire savoir comment. ça m'intrigue et me trouble. Depuis qu'il est académicien, sa cervelle légère doit en avoir tourné. Homme étrange ! dont il y a beaucoup de bien et beaucoup de mal à dire.

Jeudi, en même temps que signait, moi, j'en *finissais* avec la fontaine Bouilhet. Il y a donc une conclusion à tout ! Cette affaire-là n'a duré que dix ans ! Maintenant, je n'ai plus à m'en mêler, sauf pour les inscriptions, et les travaux vont commencer. Ils seront achevés, prétend Sauvageot, vers le mois d'octobre.

Bouvard et Pécuchet me donnent un mal de chien !

En quatre semaines, dix pages ! Hier soir, j'étais si fatigué que je me suis couché à 11 heures ; aussi ai-je fait une bonne nuit, chose qui ne m'était advenue depuis longtemps.

Maintenant, parlons un peu de *notre* , ou plutôt de *mon* logement. Eh bien, madame, voici mon désir : Je demande à être débarrassé de mon ennemi : *le piano* , et d'un autre ennemi qui me donne des coups au front : l' *inepte suspension* de la salle à manger. Elle est fort incommode quand on a quelque chose à faire sur la table. Or, comme cet été j'aurai besoin de cette table pour mon copiste, retire cette mécanique, et replace ma modeste suspension que j'avais boulevard du Temple.

Débarrasse-moi aussi de *tout le reste* , ce sera plus simple ! la machine à coudre, les plâtres, ta *belle* bibliothèque vitrée, ton bahut. J'étais si gêné par tout cela, la dernière fois, que mes habits restaient sur des chaises. Enfin, mets cet excédent de mobilier chez Bedel jusqu'à un nouvel emménagement. Mais arrange-toi pour que je sois un peu chez moi, et libre dans mes entournures.

Puisque cet appartement ne doit plus vous servir, *vuide-le* ! Note que j'en aurai besoin en mai et en juin, et que j'y reviendrai probablement dès septembre.

Je me propose de faire de ta chambre un boudoir.

Le canapé-lit (en perse) que je mettrai dedans te servira, à toi ou à Ernest, cet été, en cas de besoin (il encombre la salle à manger, on risque de casser les fenêtres). N'enlève, bien entendu, ni le tapis, ni les rideaux. Je *tolère* la grande

armoire à linge dans ma chambre, à cause du contenu qui est difficile à emporter. Là se bornent mes concessions ! N'oublie pas de faire réparer mon Bouddha. Les appliques et le petit lustre, ainsi que la glace de Venise, ne me gênent pas dans mon cabinet.

Quant à ta chambre (mon futur boudoir), je sais bien qu'il te serait plus commode d'y mettre le piano. Si tu ne sais où loger le piano, c'est une raison de plus pour ôter de cette pièce ton lit royal, qui ne te servira pas cet été, et alors je subirai le piano sans trop de grognements. Mais je t'en prie, loulou, fais-moi la place nette.

Tu t'occuperas de tout cela quand ton tableau sera reçu ; puis tu viendras visiter Vieux et tu retourneras avec moi à Paris au commencement de mai. Voilà.

Le portrait que tu fais de toi (chose que j'ignorais) ayant des plumes, tu dois ressembler à l'altière Vasti ! Je me le destine.

Adieu, pauvre fille ; je t'embrasse bien fort.

Vieux.

Tu ne m'as pas dit ce que tu pensais du livre de Tolstoï et de *Nana* .

Aujourd'hui, dans la *Vie Moderne* , dessins moins bêtes.

à LA MÊME.

Nuit de lundi 15–16 mars 1880.

Je voudrais bien ne pas mécontenter mon loulou ; ni moi non plus. Donc voilà ce qu'il faut faire : garde ta chambre telle qu'elle est, *mais* débarrasse-moi du piano (c'est convenu), de la suspension de la salle à manger, de la machine à coudre, du bahut et du canapé en perse – tout au moins du bahut. Tu mettras le canapé de perse dans l'antichambre. Arrange-toi aussi pour que le corridor soit net. Enfin, *ne conserve* que ce qui t'est vraiment utile pour dormir et t'habiller, reprends le buste dans ta chambre (ou laisse-le sur le haut de la bibliothèque)...

Quant à ton voyage à Croisset, il me semble, chérie, que tu ferais bien de venir seulement après être quitte de tes oeuvres picturales. Ce serait plus prudent.

J'avais projeté d'avoir à déjeuner, le jour de Pasques, Zola, Goncourt, Daudet et Charpentier, qui s'attendent à cette invitation depuis longtemps.

Jules Lemaître doit d'ailleurs venir ce dimanche de Pasques. Il me l'a promis, lors de sa dernière visite, le mercredi des cendres. Il faut que je m'exécute et j'aurais

aujourd'hui écrit à ces M^ossieux sans ta lettre de ce matin.

En conséquence, je te propose de venir un peu après, à la fin de l'autre semaine, vers le 5 ou 6 avril.

Ernest ne peut être arrivé à Paris avant le 20.

Prévenue de son arrivée, tu y retourneras, et pourvu que *ma* chambre soit libre dans les premiers jours de mai, je n'en demande pas plus.

Vieux sera même content de passer encore quelques jours *avec toi* là-bas. Tu me piloteras dans l'exposition. Est-ce convenu ?

Vieux t'embrasse bien fort.

à LA MÊME.

Jeudi, 4 heures 18 mars 1880.

Je viens d'inviter mes *collègues* à venir ici, soit le samedi, le dimanche ou le lundi de Pâques.

Et à la fin de cette semaine de Pâques, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'espère bien avoir la visite plus longue et autrement douce de ma pauvre fille.

Tant pis pour les quelques jours d'atelier que tu perdras !

Ton mari ne peut guère revenir avant la fin d'avril (comme je le plains, de voir sans cesse retarder son départ ! Ils sont à étrangler, ces bonshommes !).

Tu iras le retrouver, puis tu m'attendras à Paris et nous y resterons ensemble quelques jours, tous les deux, n'est-ce pas, chérie ?

Quant aux arrangements de meubles, tout est convenu.

Mais il me semble que l'antichambre va être bien dégarnie. Où s'asseoir ? Le banc de chêne m'était commode.

Il me tarde de savoir l'effet produit par tes oeuvres sur les personnes qui à l'heure présente sont dans ton atelier. As-tu invité Popelin ?

Je suis content de ce que tu me dis de la Princesse.

On s'y attache, plus on la connaît. Sans doute que tu ne lui as pas dit le revirement des affaires. Il me semble que je dois lui annoncer cette bonne nouvelle. Merci des détails que tu me donnes. J'aime à tout savoir.

J'ai commandé aujourd'hui un fût de 50 bouteilles chez Vinet. Raymond remet les pavés dans la salle de bains et

AUX LIEUX !!!

Ce matin, j'ai envoyé ce qui s'appelle faire f...

un juif allemand qui me proposait de la toile de Hollande à très bon marché. Tu n'imagines pas sa tête de coquin. Il servait d'interprète à une dame !

et la marchandise était sur le quai, dans une brouette !
Tableau.

Bouvard et Pécuchet n'avancent pas vite ! mais le peu qu'il y a de fait est roide. J'ai passé trois jours cette semaine dans la botanique, sans le secours de personne, ce qui n'était pas facile.

écris-moi toujours de bonnes lettres comme les dernières, c'est-à-dire longues.

Nounou t'embrasse bien fort.

à **GEORGES CHARPENTIER.**

Jeudi, 18 mars 1880.

MONSIEUR, Bien que votre existence depuis six mois ne soit qu'une continuité de crimes, et que vous mettiez le comble à vos infamies en vous travestissant en clown pour

vous livrer à des danses impures chez des personnes qui ne le sont pas moins ; en dépit de votre conduite capable de *faire rougir toutes les bases* de la société ; malgré les obscénités dont vous couvrez la surface de la terre, et nonobstant les illustrations de la *Vie Moderne* , je vous préviens que, par considération pour votre famille, eu égard à votre femme, à vos pauvres petits enfants, et à Mme votre mère, me disant d'ailleurs qu'après tout ce n'est pas votre faute si le tempérament vous emporte, et convaincu que ma société ne peut vous faire que du bien, tant sous le rapport des exemples que sous celui des préceptes, **T S V P.**

vous êtes convié avec MM Alphonse Daudet, Edmond de Goncourt et émile Zola, à venir le samedi, le dimanche ou le lundi de Pâques, prochain ou prochaine, faire un petit balthazar champêtre, chez votre.

à éMILE **ZOLA.**

Croisset, par Deville, 18 mars 1880.

MON CHER ZOLA, Concertez-vous avec Goncourt, Alphonse Daudet et Charpentier à cette fin : de venir déjeuner ou dîner (*ad libitum*) chez votre ami le samedi, le dimanche ou le lundi de Pasques.

J'ai quatre lits à vous offrir.

Voilà ! et ne manquez pas, nom de Dieu !

Donc, je vous attends avec impatience.

N B. – la mort ne serait point une excuse.

En vous *espérant* , je vous embrasse.

Votre vieux.

à SA NIÈCE **CAROLINE.**

Mardi, 9 heures, car Monsieur ne dort plus ou presque plus ! 23 mars 1880.

MON PAUVRE CHAT, Je songe avec joie qu'à la fin de la semaine prochaine tu seras ici *enfin* , et que nous nous livrerons, sans compter les bons baisers, à quelques conversations philosophiques ! ...

Je viens de recevoir ton mot d'hier m'annonçant l'arrivée d'Ernest. Pourquoi donc ne voulait-on pas lui donner son traité ? Tout maintenant va bien, c'est le principal.

Mes invités ne se rendront à mon festival que lundi probablement. Ils ont du mal à s'entendre sur leur départ. J'aurai une réponse nette vendredi. Suzanne écure et récure, à force ! Jamais elle n'a plus travaillé ! Mon jardinier m'a

l'air dans les mêmes dispositions. Quant à *Bouvard et Pécuchet* , leur lenteur me désespère !

Quel livre ! Je suis à sec de tournures, de mots et d'effets ! L'idée seule de la terminaison du bouquin me soutient, mais il y a des jours où j'en pleure de fatigue (*sic*) , puis je me relève, et trois minutes après, je retombe comme un vieux cheval fourbu...

Non seulement Houzeau ne m'a donné aucun détail sur la visite d'amateurs à ton atelier, mais pas moyen d'en tirer un mot ! de sorte que je ne sais pas du tout ce que signifient ces mots de ton avant-dernière lettre, appliqués à la Princesse : «Très sans façon, légèrement trop peut-être» (style déplorable, d'ailleurs) ; c'est comme pour le dialogue avec Du Camp. Cette manière d'écrire vous fait bombiciner dans le vide, inutilement.

Au déjeuner scientifique de dimanche, croirais-tu que, sur trois savants qu'il y avait là, moi, homme de lettres, j'étais le seul qui eût lu *Hippocrate* ! ...

Garde le bahut, si ça t'est plus commode. Pourvu qu'il y ait de quoi s'asseoir dans l'antichambre, c'est tout ce que je demande.

Je ne vois pas arriver avec plaisir le moment de quitter Croisset, mon rêve étant maintenant la tranquillité.

Adieu, pauvre fille.

Nounou.

à **GUY DE MAUPASSANT.**

Nuit de mercredi 24 mars 1880.

MON CHER BONHOMME, je ne sais pas encore quel jour viendront ici Goncourt, Zola, Alphonse Daudet et Charpentier pour y déjeuner ou y dîner et coucher peut-être.

Ce soir même ils doivent prendre leur décision que je saurai vendredi matin. Ce sera, je crois, lundi que je les recevrai. Si donc ton oeil te le permet, transporte ta personne chez un desdits cocos, informe-toi de leur départ et arrive avec eux.

En admettant que tous passent à Croisset la nuit de lundi, comme je n'ai que quatre lits à offrir, tu prendras celui de la femme de chambre maintenant absente.

Commentaire : il m'est revenu tant de bêtises et d'improbabilités sur le compte de ta maladie que je serais bien aise, pour moi, pour ma seule satisfaction, de te faire examiner par *mon* médecin, Fortin, simple officier de santé, que je considère comme très fort.

Autre observation : si tu n'as pas le sol pour faire le voyage, j'ai un double louis superbe à ton service. Un refus *par délicatesse* serait de la canaillerie à mon endroit.

Dernière guitare : Jules Lemaître, à qui j'ai promis ta protection près de Graziani, se présentera à ton bureau. Il a du talent et c'est un vrai lettré, *rara avis*, auquel il faut donner une cage plus vaste que Le Havre.

Peut-être viendra-t-il lundi à Croisset ; et comme mon intention est de vous soûler tous, j'ai invité Fortin pour «prodiguer ses soins aux malades».

Le festival manquera de splendeur si je n'ai pas mon disciple.

Ton vieux.

à éMILE ZOLA.

Croisset, vendredi 26 mars 1880.

MON CHER AMI, Un mot de Mme Charpentier m'apprend que vous serez à Croisset *tous* dimanche vers 4 heures.

Très bien ! *Parfait* ! Vous y dînez, coucherez et déjeunerez. *Very well* ! Je vous attends avec une légitime

impatience, comme bien vous pensez.

Vous trouverez à la gare des fiacres qui vous mèneront ici directement.

à bientôt donc ; et d'ici là je vous embrasse.

Vôtre.

à SA NIÈCE **CAROLINE**.

Croisset, 27 mars 1880.

J'attends au milieu de la semaine prochaine une lettre de toi, me disant le jour et l'heure de ton arrivée, car jamais, je crois, je n'ai eu envie de te voir comme à présent. Nous allons passer ensemble quelques bons jours.

Tu ne me dis pas si tu as reçu, depuis le télégramme d'Ernest, une lettre de lui. Ci-inclus le fragment recopié d'une épître du Moscove. Envoie-le à ton mari, ça lui fera plaisir.

(...) *Mon disciple*, qui m'est arrivé tantôt, me dit que tu as oublié les jurés du gouvernement, à la tête desquels est d'Osmoy. Il en connaît plusieurs et te recommandera. Demain, je verrai si mes convives en connaissent.

Je peux écrire *moi-même* à Paul Baudry ; mais comment lui désigner ton oeuvre ? Ton ami Heredia est très intime avec Jules Breton qu'il m'a amené un jour en visite. Quant à Jules Leffevre et aux autres, adresse-toi à Popelin, qui ne demandera pas mieux que de t'obliger ; ou, ce qui est plus simple, va (sous prétexte de lui demander ses commissions pour moi) chez la bonne princesse et dis-lui qu'elle te donne un coup d'épaule. Son mouvement oratoire dans ton atelier rentre dans ses habitudes... Il ne faut pas plus faire attention à ce qu'elle dit qu'au propos d'un enfant de six ans.

Je m'étonne seulement qu'elle n'ait pas traité le P Didon de mouchard et de voleur..., qualifications qui lui sont usuelles. Je l'aie vue déchirer des gens qu'elle recevait ensuite parfaitement bien. Tous les Bonaparte sont ainsi ; ils ont des accès de lyrisme, sans cause !

Hier, bonne visite de Sabatier que j'ai trouvé *très* intelligent, charmant. Nous n'avons causé *que* de choses élevées... Croirais-tu que, depuis huit jours, je n'ai pu faire comprendre, même à G Pouchet, ce que je désire comme botanique !

F Baudry, j'en suis sûr d'avance, m'enverra ce qu'il me faut. Ainsi, pour un passage de six lignes, j'ai lu trois volumes, conféré pendant deux heures, et écrit trois lettres ! Vraiment ! quelles drôles de cervelles que celles des savants, pour ne pas distinguer une idée accessoire d'une

idée principale ! ! !

Tout cela, faute d'habitude littéraire et *philosophique* . J'en suis stupéfait ! Je t'assure que ce cas est drôle ; je te l'expliquerai.

Le bon Sabatier viendra déjeuner jeudi.

Mais parlons de ma réception de demain qui sera *gigantesque* ! Tous mes confrères acceptent !

Non seulement ils dîneront, mais ils coucheront ; et leur joie de cette petite vacance est telle que les femmes en sont scandalisées. J'ai aussi invité Fortin «à qui je dois bien ça», selon Mamzelle Julie.

J'ai pris, pour aider Suzanne, Clémence, et le père Alphonse pour servir. Le repas, j'espère, sera bon. «La plus franche cordialité ne cessera de régner...» Tous ces jours-ci, j'ai eu mal à l'oeil gauche.

Je me bassine à l'eau très chaude, ce qui me fait du bien.

Fortin, à ma prière, a tantôt, pendant plus d'une heure, examiné mon disciple. On m'avait dit sur sa maladie tant de bêtises et d'incompatibilités que ça me tourmentait. (Je ne sais pas son opinion.) Ce qu'il y a de sûr, c'est que Guy souffre beaucoup. Il s'est couché ce soir dès 9 heures. Il a

probablement la même névrose que sa mère...

à propos de névrose, voilà deux fois que j'oublie de te dire que Potain (le médecin de Guy) a guéri Mme Lapierre de ses migraines. Celle-ci m'avait chargé de te l'apprendre, et Pouchet *idem* , dimanche dernier, en t'engageant fortement à aller chez lui.

Adieu, pauvre fille ; deux bécots retentissants de Ta Nounou.

à **LA BARONNE LEPIC.**

Dimanche mars ou avril 1880.

Quel *morceau* que la lettre de votre curé ! On le voit, le bonhomme, avec ses engelures – touchant détail ! et, comme lui, je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma gratitude.

Je peux la garder, hein ? Elle me servira plus tard.

Quant aux *Locutions* demandées, je m'arrangerai de ce que m'a envoyé votre chère maman.

Ce sera au mois de mai qu'on me reverra à Paris, – pas avant – je veux finir mon affreux bouquin.

Votre billet était gentil comme un coeur, comme vous, c'est tout dire.

à pleins bras, chère amie, et du fond du coeur, je suis vôtre.

P-S. – Je vous ferai observer que je ne vous parle pas de la *Question du divorce* . V'là une scie !

à **CHARLES LAPIERRE.**

Mercredi, 1 heure mars–avril 1880 ?

Mon jardinier m'ayant dit hier qu'il y avait des violettes dans mon jardin, j'avais promis cinquante centimes à sa petite fille si elle m'en faisait un bouquet, et je comptais vous l'envoyer aujourd'hui pour l'offrir à Madame Lapierre.

Il a été impossible d'en trouver plus de cinq ou six !

Il faut donc que la plus belle partie de vous–même se contente des fleurs de mon affection et du parfum de mes respects ! que je vous prie de lui présenter en l'embrassant de la part de Saint Polycarpe.

Quand viendrez–vous ?

à **GUY DE MAUPASSANT.**

Dimanche soir, 4 avril 1880.

Lundi dernier, j'ai envoyé à «cet excellent monsieur Baudry» une lettre où je lui présentais mon cas Botanique. Depuis lors, pas de réponse.

Pourquoi ?

Donc, mon bon, je te prie de te transporter immédiatement chez ledit sieur pour que j'en aie le coeur net. S'il ne peut (ou ne veut ?) me fournir le renseignement en question, demande-lui *ma note* (c'était la seconde page de ma lettre, il n'a qu'à la détacher de la première), et montre-la à n'importe quel botaniste. Enfin tâche de m'avoir ça. En mettant, bien entendu, les initiales *B et P* à la place de Bouvard et Pécuchet.

Rien ne me paraît plus simple, mais jusqu'à présent les gens compétents n'y comprennent goutte !

et je me dépite de rester en plan.

AU MÊME.

Croisset avril 1880.

MON CHER AMI, J'ai reçu la lettre de Baudry, qui ne répond à *aucune* de mes questions. (J'en suis à me demander

si je suis fou.) Mais en revanche, il me donne des conseils sur l'art d'écrire : «Pourquoi vous engagez-vous dans la botanique, que vous ne savez pas ? Vous vous exposez à une foule d'erreurs qui n'en seront pas moins drôles pour être involontaires. Il n'y a de bon comique dans cet ordre d'idées que celui qui est prémédité ; celui que l'auteur a fait malgré lui est tout de même comique, mais autrement ! etc.» Savoure la finesse de ces railleries. Est-ce assez attique ?

Et il me reproche de ranger les tubéreuses dans les liliacées, quand je me suis exténué à lui dire que Jean-Jacques Rousseau les classe ainsi ; et il m'apprend que dans «les roses, l'ovaire est caché au-dessous des pétales», ce qui est la *phrase même de la lettre que je lui envoie* .

J'ai répondu que je lui demandais pardon, tout en réclamant un peu d'indulgence. N'importe !

Me croire *a priori* incapable de donner un renseignement fourni par d'autres, et 2 me juger assez charlatan pour faire rire à mes dépens, c'est vif.

Creuse le fait, il me paraît gros de psychologie et j'en reviens à mon dada : «La haine de la littérature». Vous avez lu 1 500 volumes pour en écrire *un* . ça n'y fait rien ! Du moment que vous savez écrire, vous n'êtes pas sérieux et vos amis vous traitent comme un gamin. Je ne cache pas que je la trouve «mauvaise».

J'en viendrai à bout *tout seul* ! dussé-je passer dix ans là-dessus, car j'en suis enragé.

Mais tâche par tes relations professorales de me dénicher un botaniste ; ça m'épargnerait bien du temps.

Je t'embrasse.

Ton vieux, dans un état d'exaspération impossible à décrire.

AU MÊME.

Vendredi soir, 16 avril 1880.

MON CHÉRI, 1 Je viens d'envoyer ton adresse à Mme Adam, car je ne peux lire le nom de son secrétaire.

Voici le billet. Donc, transporte-toi à la *Nouvelle Revue* .

2 As-tu été chez la princesse Mathilde ?

3 Dis à Charpentier de m'envoyer deux exemplaires des *Soirées de Médan* , un pour prêter et un pour donner, sans compter le mien que je compte recevoir demain.

4 Ci-inclus la note sur la botanique. Je t'assure que je donnerais 500 francs pour que ton naturaliste me contentât,

afin de pouvoir embêter cet excellent M Baudry. Tout se réduit à me dire deux noms propres, puisque sur trois exceptions j'en ai déjà trouvé deux. Il me semble qu'il est impossible d'être plus clair que je ne le suis.

J'ai reçu une lettre exquise de ta chère maman.

Ton oeil te fait-il souffrir ? J'aurai dans huit jours la visite de Pouchet qui me donnera des détails sur ta maladie à laquelle je ne comprends pas grand'chose.

à **MADAME ROGER DES GENETTES.**

18 avril 1880.

Je vous trouve bien dure pour *Nana* ! Canaille, tant qu'on voudra, mais fort ! Pourquoi est-on, à l'endroit de ce livre, si sévère, quand on a tant d'indulgence pour le *divorce* de Dumas ? Comme pâte de style et tempérament d'esprit, c'est celui-là qui est commun et bas !

Je trouve que *Nana* contient des choses merveilleuses : Bordenave, Mignon, etc., et la fin qui est épique. C'est un colosse qui a les pieds malpropres, mais c'est un colosse.

Cela choque en moi beaucoup de délicatesses, n'importe ! Il faut savoir admirer ce qu'on n'aime pas. Mon roman, à moi, péchera par l'excès contraire. La volupté y tient autant

de place que dans un livre de mathématiques. Et pas de drame, pas d'intrigue, pas de milieu intéressant ! Mon dernier chapitre *roule* (si tant est qu'un chapitre puisse rouler) sur la pédagogie et les principes de la morale, et il s'agit d'amuser avec ça ! ! Si je connaissais quelqu'un qui voulût faire un livre dans des données pareilles, je réclamerais pour lui Charenton. à la grâce de Dieu, pourtant !

Je me flattais d'avoir terminé le premier volume ce mois-ci ; il ne le sera pas avant la fin de juin, et le second au mois d'octobre. J'en ai probablement pour toute l'année 1880. Je me hâte pourtant ; je me bouscule pour ne pas perdre une minute et je me sens las jusqu'aux moelles.

à SA NIÈCE **CAROLINE.**

Dimanche soir 18 avril 1880.

MON LOULOU, Mon ami A Nion est revenu, sur un deuxième billet de moi, me donner des explications sur les justices de paix.

Le sénateur Cordier m'avait invité à déjeuner pour aujourd'hui. Je me suis donc transporté à Rouen. Réception très cordiale, charmante.

Sur le port, vue, coupe, élévation et perspective de Gustave Roquigny. échange de salut, digne !

Vu l'absence de fiacres et la plénitude des tramways, *retour à pied* ! jusqu'au bas de la côte de Déville, soit ennui et marronnage de M G F ; pionçage de 4 à 6 heures.

Ce matin, j'ai reçu d'un compositeur anglais, M Lee, la demande de faire la musique du *Château des Coeurs* pour le théâtre du Strand.

J'ai répondu (en vrai Normand) que je lui dirais oui ou non d'ici à quelque temps. La pauvre Féerie serait-elle enfin jouée ? Verrais-je le Pot-au-feu sur les planches ?

La *Revue des deux Mondes* , dernièrement (à ce que m'a dit Cordier), dans un article sur l'Hystérie, m'a vanté comme médecin et a cité en preuve *Salammbô* .

Zola, Céard, Huysmans, Hennique, Alexis et mon disciple m'ont envoyé les *Soirées de Médan* , avec une dédicace collective très aimable. Je suppose que Guy t'en aura envoyé un exemplaire (à moins qu'il n'en possède pas). J'ai reçu *Boule de Suif* , que je persiste à considérer comme un chef-d'oeuvre, et le jugement de mon amie Mme Brainne (à qui j'en veux pour cela) est celui d'une oie. Elle s'est coulée dans mon estime par cette critique, *la littérature* étant la base de tout...

Je n'écirai pas à Bergerat, parce que je suis en froid avec lui (à propos de la publication du *Château des Coeurs*) et que je tiens à le bafouer, dans son bureau, en public. Donc, je ne veux, d'ici là, lui demander aucun service. *Mais* adresse-toi, pour tout ce qui est réclames et articles, à quelqu'un de plus considéré que lui, c'est-à-dire au magnifique Heredia. Burty, en ces matières, a le bras long.

à ta place, je ne ferais pas de visite à X qui s'est conduit envers moi comme un polisson. Je garde sa lettre comme un monument d'impertinence, et je ne demande qu'un prétexte pour lui placer ma botte au c... ; et d'ailleurs, plus tu avances dans la «carrière artistique», mon loulou, plus tu verras que tout ce qu'on dit qu'il «faut faire, pour réussir» ne sert absolument à rien. Au contraire ! Le public n'est pas si bête que ça. Il n'y a de bête, en fait d'art, que 1 le gouvernement, 2 les directeurs de théâtre, 3 les éditeurs, 4 les rédacteurs en chef des journaux, 5 les critiques *autorisés* ; enfin tout ce qui détient le Pouvoir, parce que le Pouvoir est essentiellement stupide. Depuis que la terre tourne, le Bien et le Beau ont été en dehors de lui.

Telles sont les idées de ton «vertueux» oncle qui t'embrasse.

à **GUY DE MAUPASSANT.**

Croisset, 20 ou 21 avril 1880.

J'ai reçu ce matin une incompréhensible lettre de quatre pages signée Harry Allis ! Il paraît que je l'ai blessé ! En quoi ? En tous cas je viens de lui demander pardon. Vivent les jeunes ! ! !

J'ai relu *Boule de Suif* et je maintiens que c'est un chef-d'oeuvre. Tâche d'en faire une douzaine comme ça ! et tu seras un homme ! L'article de Wolff m'a comblé de joie. ô eunuques !

Mme Brainne m'a écrit qu'elle était enchantée ; *idem* de Mme Lapierre ! ! !

Te souviens-tu que tu m'avais promis de te livrer à des recherches dans Barbey d'Aurevilly (département de la Manche). C'est celui-là qui a écrit sur moi cette phrase : «Personne ne pourra donc persuader à M Flaubert de ne plus écrire ? » Il serait temps de se mettre à faire des extraits dudit sieur. Le besoin s'en fait sentir.

Et la botanique, *quid* ? Comment va la santé ?

Et le volume de vers ?

Sarah Bernhard me semble gigantesque ! Et «les pères de famille» pétitionnant pour les congrégations ! L'époque est farce, décidément.

à SA NIÈCE **CAROLINE**.

Jeudi, 4 heures, 22 avril 1880.

As-tu lu enfin *Boule de Suif* ? Mme Brainne m'en a écrit l'éloge – ô revirements ! – et elle viendra à Rouen, mardi prochain, pour la saint-Polycarpe. Ma bonne y est conviée, ce qui me paraît la flatter beaucoup.

Samedi prochain, dans l'après-midi, j'aurai la visite d'adieu de Jules Lemaître, nommé professeur de littérature à Alger (...).

Bouvard et Pécuchet ont avancé cette semaine.

Quand j'arriverai à Paris, je n'aurai plus que les deux scènes finales. L'idée de quitter Croisset m'embête de plus en plus, tant je redoute 1 la banalité du chemin de fer ; 2 le tapage des voitures, etc., etc. ! et toutes les bêtises que je vais entendre ! Sans blague aucune, je me sens profondément ours des cavernes, et l'Humanité me dégoûte, depuis les illustrations de la *Vie Moderne* jusqu'aux pétitions des pères de famille en faveur de ces excellents jésuites !

Tu ne me dis rien de la pièce de Mme Régnier. Le divin Sarcey ne m'en a pas l'air enthousiaste.

J'attends ton mari d'un moment à l'autre.

Et une bonne (c'est-à-dire longue) lettre de mon Caro, très prochainement.

Deux forts bécots.

Nounou.

à **LA PRINCESSE MATHILDE.**

Croisset, jeudi 22 avril 1880.

Comme voilà longtemps que nous n'avons correspondu, ma chère princesse ! Mais, grâce au ciel et enfin, je vais bientôt vous revoir.

Je compte furieusement réparer le temps perdu.

Cette perspective emplît de joie le coeur de votre fidèle.

Indirectement j'ai eu de vos nouvelles par ma nièce et par Goncourt, lesquels m'ont dit que vous étiez toujours vaillante.

Goncourt m'a semblé très gaillard ; jamais je ne l'avais vu en aussi bonnes dispositions. était-ce bien l'air de la campagne ? Aurai-je la visite de Popelin ?

J'avais projeté de ne retourner à Paris qu'à la fin de mon affreux livre ; mais la fin n'arrive pas, bonsoir ! Et dans une quinzaine je ferai mes paquets.

Ma première course, bien entendu, sera pour me précipiter rue de Berri. Vous n'en partirez pas sans doute avant le mois de juin ? Vos arbres de Saint-Gratien ont-ils souffert ? Ici tous les lauriers sont morts. Le temps des lauriers est fini, et pour moi celui des roses !

Ce qui ne m'empêche pas, Princesse, de me mettre à vos genoux et de vous baiser les deux mains.

à **GUY DE MAUPASSANT.**

Croisset, 25 avril 1880.

MON JEUNE HOMME, Tu as raison de m'aimer, car ton vieux te chérit.

J'ai lu immédiatement ton volume, que je connaissais, du reste, aux trois quarts. Nous le reverrons ensemble. Ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'il est personnel. Pas de chic ! pas de pose ! ni parnassien, ni réaliste (ou impressionniste, ou naturaliste).

Ta dédicace a remué en moi tout un monde de souvenirs : ton oncle Alfred, ta grand'mère, ta mère, et le bonhomme,

pendant quelque temps, a eu le coeur gros et une larme aux paupières.

Collectionne-moi tout ce qui paraîtra sur *Boule de Suif* et sur ton volume de vers.

Je suis scié par les panégyriques de Duranty !

Est-ce qu'il va succéder au «baron Taylor» ?

Quand tu viendras à Croisset, fais-moi penser à te montrer l'article de cet excellent Duranty sur *Bovary* . Il faut garder ces choses-là.

Sarah Bernhardt est «une expression sociale».

Voyez *Vie Moderne* d'hier, article de Fourcaud.

Où s'arrêtera le délire de la bêtise ?

AU MÊME.

Croisset, vers le 25 avril 1880.

Non ! ça ne suffit pas ! bien que ce soit déjà mieux. Les anémones (dans la famille des renonculacées) sans calice, très bien. Mais pourquoi Jean-Jacques Rousseau (dans sa botanique) a-t-il dit : «la plupart» des liliacées en

manquent ? Ce «la plupart» signifie que certaines liliacées en manquent ! Ledit Rousseau n'étant pas savant, mais observateur de «la Nature», il s'est peut-être trompé. Pourquoi et comment ? Bref, il me faut une exception à la règle. Je l'ai déjà avec certaines renonculacées ; mais 2 il me *faut une exception à l'exception* , malice qui m'est suggérée par le «la plupart» du citoyen de Genève.

Il va sans dire que je ne tiens à aucune famille, pourvu que la plante soit vulgaire.

Je te dirai ce que je pense des oeuvres de tes collègues. Hennique a raté un bien beau sujet.

Céard parle de ce qu'il ignore absolument : la corruption de l'empire ; comme *tous ceux* , du reste, qui traitent cette matière, à commencer par le père Hugo. La vérité est bien plus forte et plus simple.

Boule de Suif écrase le volume, dont le titre est stupide.

D'aujourd'hui en quinze je ferai mes paquets.

Occupe-toi de ma botanique et donne-moi une réponse le plus tôt possible.

à SA NIÈCE **CAROLINE.**

Croisset, mercredi 28 avril 1880.

Je suis encore tout ahuri de la Saint-Polycarpe !

Les Lapierre se sont surpassés ! ! ! J'ai reçu près de 30 lettres, envoyées de différentes parties du monde ! et trois télégrammes pendant le dîner.

L'archevêque de Rouen, des cardinaux italiens, des vidangeurs, la corporation des frotteurs d'appartements, un marchand d'objets de sainteté, etc., m'ont adressé leurs hommages.

Comme cadeaux, on m'a donné une paire de chaussettes de soie, un foulard, trois bouquets, une couronne, un portrait (espagnol) de saint Polycarpe, une dent (relique du saint), et il va venir une caisse de fleurs de Nice !

Un orchestre commandé a fait faux bond.

épîtres de Raoul-Duval et de ses deux filles.

Vers du jeune Brainne.

Toutes les lettres (y compris celle de Mme Régnier) avaient comme en-tête la figure de mon patron.

J'oubliais un menu composé de plats tous intitulés d'après mes oeuvres.

Véritablement, j'ai été *touché* de tout le mal qu'on avait pris pour me divertir.

Je soupçonne mon disciple d'avoir fortement coopéré à ces farces aimables.

Je suis bien content que tu admires *Boule de Suif*, un vrai chef-d'oeuvre, ni plus ni moins, et qui vous reste dans la tête.

N B. – Procure-toi le numéro du *Gil Blas* paru mercredi. Il y a là, de Richopin, un jugement sur la bande Zola, qui est parfait. Que dis-tu de la dédicace du volume de vers de Guy ? N'est-ce pas que c'est gentil ?

Oui, mon pauvre loulou, l'autre semaine nous nous trimbalerons ensemble. Nous irons *voir des expositions* ! et je me rengorgerai au bras de ma fameuse nièce... Il faudra que tu restes avec moi au moins huit jours, et je suis sûr que tu n'auras pas avec moi le mutisme de la mère Desvilles.

Serai-je, dans dix jours, au point où je voudrais être avant de quitter Croisset ? J'en doute ! Et quand finira mon livre ? Problème. Pour qu'il paraisse l'hiver prochain, je n'ai pas d'ici là une minute à perdre. Mais, par moments, il me

semble que je me liquéfie comme un vieux camembert, tant je me sens fatigué !

Huit jours de bavette avec l'altière Vasti me délasseront.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

Nounou.

Le portrait de Renan est parfait...

J'ai trouvé, à Sahurs, du CIDRE ! ! ! qui doit être en route pour Paris.

J'attends vendredi ton mari à dîner.

AU DOCTEUR PENNETIER.

Croisset, fin avril-début mai 1880.

MON CHER AMI, Pourriez-vous, demain, me montrer des dessins de *Rubiacées* (gratteron, muguet) qui n'ont point de calice, et la représentation exacte d'une Shérarde (ou *Shérardia*) plante de la même famille, qui en possède un !

Ainsi, j'ai ce qu'il me faut : une exception à la règle, et une exception à l'exception !

Tout à vous, et à demain. Vôtre.

à SA NIÈCE **CAROLINE**.

Dimanche, 2 mai 1880.

Ah ! mon pauvre chat, «la Carrière des Arts» est pleine de déceptions ! On t'a mal placée au Salon, et Bergerat continue à me placer encore plus mal dans sa feuille de chou ! Dans le numéro de ce matin, il arrête net une scène pour un article sur le sport ! Voilà comme on est *toujours* traité ; le contraire est l'exception, et ces messieurs-là ont la gueule enfarinée de grands mots !

Malgré mon stoïcisme, je trouve que tu aurais tort de t'en tenir là. Est-ce que, par l'illustre Heredia, Burty ou mon disciple, il n'y aurait pas moyen de changer de place ? Comment n'es-tu pas morte de ta journée de vendredi ? Et Mme qui veut venir au vernissage ! Pourquoi ? Il est vrai que je ne comprends plus rien aux contemporains. Paris me dégoûte par sa démence. C'est dans huit jours que j'y serai ; eh bien ! je ne m'en réjouis pas ! Au contraire ! et je crois que mon plus grand plaisir sera de bécoter à l'arrivée mon Caro.

Il est maintenant 9 heures. Monsieur est levé depuis 7 heures et demie. Monsieur ne dort plus. Je voudrais samedi prochain être arrivé au bord de l'avant-dernière scène. Or, je

n'ai pas une minute à perdre. Ce soir, pourtant, dîner chez Pennetier.

Guy m'a envoyé *mon* renseignement botanique : *j'avais raison* ! Enfoncé M Baudry ! Je tiens mon renseignement du professeur de botanique du Jardin des Plantes ; et *j'avais raison* parce que l'esthétique est le Vrai, et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode) on ne se trompe pas. La réalité ne se plie point à l'idéal, mais le confirme. Il m'a fallu, pour *Bouvard et Pécuchet* , trois voyages en des régions diverses avant de trouver leur cadre, le milieu idoine à l'action. Ah ! ah ! je triomphe ! ça, c'est un succès ! et qui me flatte...

Avant de procéder (sous-entendu à ma toilette), je vais prévenir Charpentier que la semaine prochaine je lui demanderai des comptes, et par la même occasion, lui adresser quelques paroles bien senties sur sa jolie revue. Bergerat aura son paquet chez moi, devant une *nombreuse* .

Adieu, pauvre chat ; j'attends une lettre de toi au milieu de la semaine, puis je t'enverrai un mot pour te dire mon arrivée. Je n'ai plus de recommandations à faire pour le désencombrement du logis, je crois ?

As-tu vuidé le bas de la bibliothèque ?

Je te baise à pincettes.

Vieux.

à **GEORGES CHARPENTIER.**

Dimanche 2 mai 1880.

Comme le Rédacteur en chef me paraît devenu gâteux, je m'adresse à l'éditeur.

Leur numéro d'hier est le *comble* ! Une scène, à son milieu, arrêtée net par un article de sport, me paraît une drôle de façon de respecter la littérature ! Si vos abonnés préfèrent à mon oeuvre la vue d'une grille, ou celle du Pont-Neuf (comme actualité), ou des portraits de botte, ils n'avaient que faire de ma prose.

Enfin, je regarde cette publication comme une cochonnerie que vous m'avez faite, à moi, ce qui n'est pas bien de la part d'un ami. Je m'étais fié à vous deux. Vous m'avez trompé, voilà tout. Je n'ai pas voulu vous en parler quand vous êtes venu à Pâques, pour ne point gâter «cette petite fête de famille» ! Mais la chose me reste sur le coeur.

De toutes les avanies que j'ai endurées pour le *Château des Coeurs* celle-là est la plus forte.

On rejetait mon manuscrit ; on ne chait pas dessus !

Vous me *paierez* cela, mon bon, je vous en préviens.

Attendez-vous donc, la semaine prochaine, à me voir dans des dispositions peu commodes. Puisque j'ai eu la bêtise de consentir à des illustrations (chose anti-littéraire), il faut maintenant les recommencer pour le volume, pas une n'ayant de rapport avec le texte. C'est donc une autre publication à faire, et il faut s'y mettre *tout de suite*, pour qu'elle précède mon roman.

Pensez-y.

Là-dessus, comme vous êtes gentil tout de même, et que je suis une bedolle, je vous embrasse.

Tendres respects à Mme Charpentier.

à **GUY DE MAUPASSANT.**

Croisset, 3 mai 1880.

C'est fait, ma lettre pour Banville sera à Paris ce soir.

La semaine prochaine apporte-moi la liste des idiots qui font des comptes rendus, soi-disant littéraires, dans les feuilles. Alors nous dresserons «nos batteries». Mais souviens-toi de cette vieille maxime du bon Horace : *Oderunt poetas* .

Et puis l'Exposition ! ! ! Monsieur ! ! J'en suis scié déjà ! Elle m'em... d'avance. J'en dégueule d'ennui, par anticipation.

à propos d'arts inférieurs, j'ai adressé hier au jeune Charpentier une première aux Corinthiens, qui ne figurera pas dans le bazar de la *Vie Moderne* . Dans leur dernier numéro ils ont coupé une scène juste à son milieu, pour un article de sport, et, au lieu de faire le dessin du décor, c'est une vue du Pont-Neuf. Actualité palpitante. Si la maison Charpentier ne me paie pas immédiatement ce qu'elle me doit et ne m'aboule pas une forte somme pour la féerie, *Bouvard et Pécuchet* iront ailleurs. L'importance attachée à ces niaiseries, le pédantisme de la futilité m'exaspère (*sic*) .

Bafouons le chic !

Huit éditions des *Soirées de Médan* ? Les *Trois contes* en ont eu quatre. Je vais être jaloux.

Tu me verras au commencement de la semaine prochaine.

Gustave Flaubert mourut le 8 mai 1880.

